

► Annie
Ernaux et
Rose-Marie
Lagrave.



TRAJECTOIRE SOCIALE

Trahir sa classe ou la venger

L'une est prix Nobel de littérature, l'autre directrice d'études à l'EHESS(). Mais quand Annie Ernaux et Rose-Marie Lagrave discutent, c'est de leur origine populaire, de la honte qui colle, mais dont on ne veut pas se défaire complètement...*

Par XAVIER DE LA PORTE



Pour qui ne l'a pas vécu, c'est difficile à comprendre. Comment, à plus de 70 ans, auréolé par ce qui de loin ressemble à une réussite sociale éclatante, on peut encore être habité par le sentiment de ne pas la mériter complètement, parce qu'on ne vient pas de là. Comment le fait de se dire qu'on la mérite est un piège dans lequel on ne veut pas tomber. Comment l'ombre de la trahison plane toujours. Comment, à plus de 70 ans, on peut encore résister à être innocemment le bourgeois qu'on est devenu, et mettre en place mille stratégies, des plus intimes aux plus publiques, pour ne pas se détacher d'une origine qu'on a tout fait pour fuir.

A ces questions qui sont autant de paradoxes déchirants, Annie Ernaux et Rose-Marie Lagrave ont consacré leur vie de travail, chacune à sa manière. La première en écrivant des récits guidés par un programme qu'elle s'était donné jeune fille, « venger sa race ». La seconde par des travaux sociologiques sur la ruralité, le genre et la notion

de « transfuge ». Et toutes les deux doivent leur reconnaissance d'aujourd'hui à ce travail, ce qui n'est pas la moindre des ironies.

Alors quand elles sont réunies pour discuter dans un petit livre qui sort ces jours-ci – « Une conversation » (Editions de l'EHESS) –, on les écoute avec passion. On les écoute se raconter l'une à l'autre (et se parler l'une de l'autre car elles se connaissent depuis longtemps), on les écoute retracer leurs parcours avec la réflexivité de celles auxquelles les évidences sont – pour le meilleur et pour le pire – inaccessibles. On les écoute se réunir sur un terrain partagé, qu'on l'appelle « auto-socio-biographie » (Annie Ernaux) ou « enquête autobiographique » (Rose-Marie Lagrave). On écoute l'écrivaine parler de sociologie et la sociologue parler d'écriture. Certains passages sont très beaux – sur la vieillesse par exemple –, mais ce qui est le plus frappant, c'est cette manière de déplier, avec un mélange de rigueur et de sensibilité, la notion de « transclasse ». ➤

UNE CONVERSATION,
par Annie Ernaux et
Rose-Marie Lagrave,
Editions de l'EHESS,
136 p. 8,50 euros.

➔ Car depuis que la philosophe Chantal Jaquet a forgé le terme au milieu des années 2010, il s'est imposé aussi bien dans le champ universitaire que dans le discours médiatique pour désigner un phénomène identifié depuis longtemps (ce n'est pas d'hier que des gens changent de classe), mais en l'actualisant. En effet, il est plus étonnant de constater que les classes sociales existent dans une ambiance politique qui fait tout pour le nier, et de s'apercevoir que franchir les barrières ne se fait pas sans dommage, alors que cette possibilité est un des fondements de la démocratie. Si le terme a fait florès aussi vite, c'est parce qu'il a eu le génie de cristalliser des travaux académiques déjà bien connus, à commencer par ceux de Pierre Bourdieu, et des descriptions plus contemporaines (que l'on pense par exemple aux livres d'Edouard Louis).

Néanmoins, en s'imposant, la notion de « transclasse » n'a pas effacé le débat très politique qui la sous-tend. En janvier 2023, Gérald Bronner, professeur de sociologie à la Sorbonne, membre de l'Académie nationale de Médecine, de l'Académie des Technologies et de l'Institut universitaire de France, nommé en 2021 par le président de la République à la tête d'une commission sur le complotisme, publie « les Origines. Pourquoi devient-on qui l'on est ? » (Autrement). Lui-même, issu d'une famille populaire de la banlieue de Nancy, se définit comme un « *transclasse* ». Mais il ne se reconnaît pas dans la description qu'en font la sociologie et la littérature. Il fustige le « *dolorisme* » à l'œuvre dans les récits des transclasses, à commencer par ceux d'Annie Ernaux. Bronner se demande pourquoi c'est la « *honte* » et pas la « *fierté* » qui habite ces gens, et en attribue les causes à un refus du mérite, à la volonté d'être loué deux fois (pour s'en être tiré, mais sans trahir complètement) et à un rapport « *mythologique* » aux origines. Bien sûr, derrière ces arguments, il faut voir une attaque en règle de la sociologie bourdieusienne, travail que Bronner poursuit depuis le début de sa carrière. D'abord comme élève de Raymond Boudon (adversaire théorique de l'auteur de « la Distinction »), puis quand il publiait « le Danger sociologique » (avec Etienne Géhin, PUF, 2017), ouvrage dans lequel il défendait l'apport des sciences cognitives pour contrebalancer le déterminisme, outrancier selon lui, à l'œuvre dans la sociologie française contemporaine. Mais il ne faudrait pas croire qu'il s'agit là d'un débat réservé aux sociologues. Le macronisme – empreint d'un discours qui voudrait exempter la réussite de tout complexe (ce qu'on pourrait autrement appeler le libéralisme) – s'appuie sur un raisonnement semblable. Et il suffit de voir la masse de réactions très hostiles à l'octroi du prix Nobel de littérature à Annie Ernaux (sur le mode « de quoi se plaint-elle, celle-là ? ») pour se rendre compte que cela reste très sulfureux.

C'est en ayant en tête tout cela qu'il faut lire les extraits de cette discussion autour des notions de « transfuge » et de « transclasse », et de la différence entre les deux. Il n'y va pas seulement de la science,

il y va de la vie. Car, et c'est une incidente sans en être une, cette conversation autour de catégories sociologiques montre à quel point les sciences sociales sont importantes pour objectiver des trajectoires personnelles. Découvrir qu'Annie Ernaux connaît bien les textes académiques éclaire son œuvre, et permet de comprendre pourquoi elle touche autant de monde. Ce « je » qui s'y exprime est le sien – dont elle rend les états les plus intimes avec la précision qui la caractérise –, mais il est bien plus. Il est informé et comme rempli par tous les autres « je » dont les histoires sont racontées, décrites, analysées dans ces ouvrages qui tentent de montrer comment des trajectoires personnelles sont aussi, toujours, des trajectoires collectives. ■

“Une conversation”

ANNIE ERNAUX, ROSE-MARIE LAGRAVE
(ÉDITIONS DE L'EHESS). EXTRAITS

ANNIE ERNAUX Je ne connaissais pas le terme « transfuge de classe » lorsque j'ai écrit « les Armoires vides » en 1974. C'est seulement dix ans plus tard, à la sortie de « la Place », que, un chercheur de l'Institut national de la Recherche agronomique (aujourd'hui Inrae) m'ayant passé une conférence de Claude Grignon, j'ai découvert l'expression et ce qu'elle recouvrait. Elle me convenait tout à fait. J'ai donc pris l'habitude de l'utiliser, mais presque toujours en ajoutant que si le transfuge en temps de guerre trahit volontairement, ce n'était pas mon cas. Il y a dans le terme de « transfuge » l'idée d'une décision, et d'un dessein poursuivi lucidement, opiniâtement même. C'est un mot qui ne fait pas droit ni au temps ni aux influences. Ni, ce qui est le plus important, aux hiérarchies sociales et culturelles. Si la société, l'école nous disent que parler de telle manière, lire tel livre est bien et que l'on se détache peu à peu ainsi des goûts et des manières de son milieu familial, est-ce qu'on peut appeler cela être traître volontairement ? Non. Le terme de « transclasse » est sans doute plus juste. Cela dit, je ne peux pas faire l'impasse sur le sentiment de trahison que j'ai longtemps éprouvé. Je l'éprouve moins aujourd'hui. Pourquoi ? Parce que j'écris. C'était le vœu de ma jeunesse, « *j'écrirai pour venger ma race !* ». Encore fallait-il que le contenu et la forme des livres ne s'éloignent pas de ce but. Que l'écriture transmette l'expérience du premier monde, de la façon la plus directe possible. Il se trouve que mes livres ont rencontré d'autres consciences, ont permis l'émergence de choses enfouies ou indicibles. S'il y a trahison, c'est ainsi, en écrivant, que je la rachète...

ROSE-MARIE LAGRAVE [...] Le livre de Chantal Jaquet sur les transclasses est aussi un ouvrage important pour moi, parce qu'il clarifie un certain nombre de termes et de notions. Elle privilégie le terme de « transclasse » à celui de « transfuge » parce qu'il ne préjuge pas du sens

de la mobilité. Il est plus neutre, plus ouvert, désignant tant le déclassement que l'ascension sociale. Le choix de « transfuge » se comprend pour signifier une trajectoire sociale ascendante, et, à mes yeux il fait aussi moins savant et donc plus compréhensible que « transclasse ». Comme tu le mentionnes, Chantal Jaquet parle de « trahison » ou de « renégats ». Je n'ai jamais eu l'impression d'avoir trahi ma classe, parce que je n'en suis jamais totalement sortie ; elle m'habite encore par toutes sortes d'adhérences. En outre, mon insertion dans le Centre de Sociologie rurale de l'EHESS m'a contrainte à revisiter le monde rural auquel je voulais échapper. Lors de mes enquêtes, j'ai mieux compris « ceux qui restent », pour reprendre le titre de Benoît Coquard, et comment ces derniers bricolent avec les ressources et les handicaps de leur région. Les engagements et convictions politiques m'ont également préservée de ce sentiment de trahison. A partir du moment où j'ai participé à des luttes en faveur des classes subalternes, il m'a semblé que je rachetais ma trahison de classe, si trahison il y a, que je payais ma dette à l'égard du milieu rural que j'avais quitté. Cela suppose de ne pas se laisser prendre par les hauteurs de vue qui sont des hauteurs de classe de la bourgeoisie, à laquelle maintenant j'appartiens objectivement, et dont je récusé les valeurs et les comportements.



▲ Edouard Louis.

“S’IL Y A TRAHISON, C’EST EN ÉCRIVANT QUE JE LA RACHÈTE...”

—
Annie Ernaux

A. E. Je ne sais pas à quel moment on se sent transfuge de classe. Je crois que ça vient progressivement. Mais j'ai eu un moment clé, de clarté absolue. Vivant à Annecy avec mon mari et notre enfant, j'avais été deux ans sans voir mes parents, ce qui ne m'était jamais arrivé, sans les entendre non plus, car ils n'avaient pas le téléphone. Pourquoi me suis-je sentie transfuge de classe au moment où je leur ai rendu visite ? C'est que, d'un seul coup, je retrouvais la réalité de mes parents, je veux dire non plus leur image à l'intérieur de moi, mais leur accent normand, leur façon de parler, de se couper la parole, leurs exclamations, leurs gestes brusques. De tout ça, quand je vivais près d'eux, je me rendais moins compte. Ils étaient les mêmes que dans mon enfance, ma jeunesse, chaleureux, exubérants, c'est moi qui n'étais plus la même, qui les regardais depuis mon nouvel environnement et voyais ce qui les situait dans le monde populaire. Je ressentais douloureusement l'exiguïté de la cuisine où nous nous tenions, avec la porte à glissière ouverte sur la salle de café. Pas plus qu'avant, il n'y avait de frigo ni de salle de bains, de toilettes, ce qui était encore concevable, dans les années 1960, mais de moins en moins. C'était matériel, c'était culturel, c'était « je ne suis plus de leur monde ». Bien sûr, il y avait l'affection, mon père était aux anges, ma mère s'empressait autour de mon petit garçon. Même à l'attitude étonnée de celui-ci de se trouver là, je savais que j'avais changé de monde. [...] **M.-R. L.** C'est à la faveur de l'écriture de « Se ressaisir » que je me suis nommée « transfuge », pas avant, lorsqu'il a fallu qualifier mon parcours, et ce qualificatif rejaillit sur la personne. On ne naît pas transfuge, on le devient, et le moment où je le suis devenue, c'est lors de mon élection comme directrice d'études à l'EHESS, donc très tard ; il n'y avait plus aucune raison ni possibilité d'être déclassée ; ce fut un véritable soulagement. **A. E.** Il faut mettre des mots sur les choses, pour les rendre visibles. Avec le risque, parfois, de stériliser la réflexion. Je trouve ainsi que la notion de transfuge de classe finit par être mise à toutes les sauces, brandie comme un étendard. De ce fait, on se retrouve avec la conception de l'élève méritant qui, par sa réussite, conforte un système scolaire qui privilégie les héritiers. [...]

J'ai pas mal dérivé à partir du mot de « transfuge », parce que je tenais à montrer l'importance des situations vécues personnellement ainsi que des mouvements de la société, dans l'émergence d'une conscience et dans le passage à l'acte d'écrire. ■■

© Editions de l'EHESS.

(*) Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales.